

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire: Dom Bosco et ses Missions. — Lille: A l'Orphelinat Saint-Gabriel. — Nice: Patronage St. Pierre — Marseille: Oratoire St. Léon — Lettre de Patagonie — Mgr. Cagliero au Chili (Suite et fin) — Histoire de l'Oratoire St. François de Sales — Bibliographie.



DOM BOSCO ET SES MISSIONS.

Le mois dernier, nous annoncions à cette place que les Salésiens allaient très prochainement faire leur entrée dans la République de l'Equateur. Le départ ne saurait tarder. On active les derniers préparatifs; bientôt, le Supérieur nommé à Quito réunira ses confrères désignés pour la nouvelle fondation. Dans une sorte de retraite, il leur donnera une idée générale de leurs futures occupations, en les faisant profiter de l'expérience que dix ans de séjour dans l'Amérique du Sud lui ont donnée sur ces pays moins connus qu'on ne croit.

Comme nous l'avons dit, ils auront à travailler dans les *Oratoires* d'abord — Œuvre maîtresse de la Congrégation — puis dans les *Missions*. Ce dernier mot, prononcé à propos de la République chrétienne de l'Equateur, était de nature à produire, chez plusieurs, un certain étonne-

ment. En France, surtout, la note catholique de cet Etat n'est inconnue à personne.

Tout le monde sait que la fête nationale est celle du Sacré-Cœur de Jésus; que la République a l'honneur d'être appelée par les sectes « une triste capucinière; » tout le monde, enfin, a appris ces jours derniers avec édification que le Congrès de l'Equateur vient de voter, au nom du peuple tout entier, une adresse de félicitations à Léon XIII pour ses noces d'or, et un honoraire de 50,000 francs pour la Messe que célébrera le Saint-Père, au jour anniversaire de son ordination sacerdotale.

Ces choses, choisies entre tant d'autres marques d'un Etat où Jésus-Christ a la première place, ne paraissent guère s'accorder avec la nécessité d'y établir des Missions.

Et cependant c'est le contraire qui est vrai. Nous maintenons le mot écrit et nous y revenons d'autant plus volontiers que la Providence nous en a préparé, à point nommé et d'une manière singulièrement heureuse, la complète justification.

On a signalé la récente arrivée en France d'un Evêque de l'Equateur.

Le vaillant Missionnaire — car c'en est un — vient chercher des aumônes et des bonnes volontés au pays où par une bénédiction particulière, la miséricorde divine semble les réunir encore dans une conso-

lante proportion. Le diocèse dont il s'agit est *deux fois grand comme la Belgique!* Et pour le desservir, *huit* prêtres, en comptant l'Evêque! Perdus dans cet immense territoire, que peuvent-ils faire?....

Les Salésiens, pour cette fois du moins, n'accompagneront pas le vénérable Evêque dont le cri de détresse retentit en ce moment aux quatre coins de la France; mais Dom Bosco les envoie au cœur même de ce pays dont les petits attendent le pain de la parole. Sans doute, s'il consentait à laisser partir tous ceux des siens qui le demandent les choses iraient vite. Iraient-elles longtemps?.... Ce n'est pas Dom Bosco qui pourra jamais tenter la Providence. — Les Missions entreprises par lui ont un caractère spécial qu'il est à peine besoin de rappeler ici.

Elles ne reçoivent pas la plus petite subvention ni de la Propagande, ni de la Propagation de la Foi; elles subsistent, comme les autres Œuvres salésiennes, par les Coopérateurs, qui alimentent avec une constance toujours plus généreuse ce canal de la charité catholique. Cela seul, fait à l'apostolat lointain de Dom Bosco, une individualité qui n'est pas une des moindres merveilles de nos temps.

Mais ces Missions, comment sont-elles organisées? Les Coopérateurs ont le droit de le savoir et ils ne le liront pas sans intérêt une fois de plus. Au milieu des joies du sacrifice et des consolations du ministère, l'ouvrier évangélique rencontre une terrible épreuve. L'isolement, pour beaucoup de missionnaires, en Chine, par exemple, limite le champ d'action aux forces d'un seul et paralyse souvent une activité qui doit s'éparpiller sur des œuvres trop nombreuses, pour qu'elles puissent prétendre toutes à la même sollicitude. Cette vérité, grosse de conséquences, a frappé le grand Apôtre de l'Afrique: les Pères blancs du cardinal Lavignerie ne fondent point de station s'ils ne peuvent y laisser au moins trois missionnaires. Cette communauté en miniature assure à ses membres des avantages incalculables. Sans doute, les efforts d'un seul sont toujours bénis: mais les labeurs et les exemples d'un groupe font sur l'âme des pauvres noirs une impression plus profonde; et puis, le repos partagé avec ceux qui ont travaillé côte à côte, prépare mieux les prochaines fatigues.

Dom Bosco n'agit pas autrement, et avec d'autant plus de raison que ses fils doivent

à tout prix être en Mission vraiment religieux, plus encore que partout ailleurs.

Les Missions de Patagonie ont eu pour point de départ l'Oratoire de Buenos-Ayres. C'est de là que les Salésiens ont commencé à rayonner à travers les territoires indiens; c'est là qu'ils rentraient pour se retremper dans le commerce de leurs frères, et tout en reprenant leurs forces, renouveler leur provision d'esprit intérieur, de zèle et de dévouement. Peu à peu des stations ont dû être érigées: et bientôt il a fallu donner à ces chrétientés semées au désert, un Père et un Chef. Léon XIII a pris un fils de Dom Bosco, l'a élevé à la dignité épiscopale et lui a dit: « Allez, faites-moi chrétienne la Patagonie. » Cette histoire de grâces sera celle de l'Equateur. Quito va devenir le quartier général d'une armée pacifique dont les conquêtes réjouiront la terre et le ciel. Peu nombreuse au commencement, elle ne tardera pas à voir entrer dans ses rangs, grossis des renforts d'Europe, les vocations qui ne demandent qu'à germer dans un pays où Jésus-Christ est assis au centre des institutions.

La fondation de Montevideo, après dix ans à peine d'existence, vient de donner un prêtre.

Quito ne tardera pas à offrir à l'Eglise de Dieu des prémices sacerdotales: et ces enfants, devenus des sauveurs, seront-ils les derniers à procurer le salut de leurs frères privés du bienfait de la foi?

Nos chers Coopérateurs voient déjà quel magnifique horizon de mérites s'ouvre devant eux. Faut-il pour cela, leur rappeler que leur concours efficace est absolument nécessaire? Ce serait prêcher des convertis. Ils savent bien que la Providence, en les instituant pourvoyeurs de Dom Bosco, leur a délégué sa mission en leur en imposant tous les devoirs: et Dom Bosco ne cesse de répéter, en termes émus et reconnaissants, qu'ils y sont admirablement fidèles. Mais nous tenons à leur rappeler un point capital de leur coopération: *la prière.*


Tous les jours et plusieurs fois le jour, dans la famille Salésienne, on demande à Dieu des grâces de choix, sous un titre qui a le privilège de bannir la tiédeur: *Pour Dom Bosco et pour nos Missionnaires.*

A ce moment, bien des jeunes têtes arrêtent résolument au beau milieu de la plus séduisante escapade, une attention dont la fixité est certes le moindre défaut: les voix s'unissent, les âmes se rapprochent, j'allais dire se serrent les unes contre les autres, et

la supplication qui sort puissante de tous les cœurs, monte avec un accent de foi auquel on ne s'habitue point. Ces deux intentions doivent être chères, bien chères à nos Coopérateurs; et nous les supplions, s'ils veulent les recommander dignement à Dieu, de se recueillir comme le font nos enfants.

Sans doute, ils n'auront pas peut-être, comme ces chers petits, le bonheur de sentir, en quelque sorte, que leur prière trouve sur le champ le chemin du cœur de Dieu; dispersés sur tous les points du globe, ils ne sauraient guère, s'ils ne s'y préparent un peu, éprouver cette ferveur particulière, douce récompense de ceux qui sont réunis pour prier au nom de Jésus-Christ.

Mais l'union absolue, nous ne l'avons point nous-mêmes: elle n'est pas nécessaire pour faire violence au ciel. L'union de pensée, voilà la seule possible pour réaliser l'ensemble de supplications que nous venons demander à nos Coopérateurs. Ils sont maintenant *soixante mille*. Si tous les jours, de ces soixante mille poitrines partait un grand cri de foi, Dieu n'y résisterait pas: et tous ces chrétiens qui prient peu parce qu'ils s'imaginent prier seuls, ces chrétiens seraient ravis de voir ce qu'ils auraient attiré de bénédictions sur nos Œuvres et sur eux-mêmes. Nous leur donnons cette pensée à méditer pendant le mois du saint Rosaire. Ils savent combien Marie Auxiliatrice s'occupe de nos enfants, de ceux qui ont promis à Dieu de les aimer toujours et des âmes généreuses qui leur en fournissent le moyen. Mais que n'obtiendrait-Elle pas de son divin Fils, si nous savions prier, et demander ce qu'Elle souhaite le plus nous accorder!



L I L L E

À L'ORPHELINAT ST.-GABRIEL.

C'était fête hier à l'Orphelinat St.-Gabriel. Les Pères Salésiens qui dirigent avec un si admirable dévouement l'instruction et l'éducation des jeunes orphelins, avaient voulu, cette année, donner à la cérémonie de la distribution des récompenses qui clôture l'année scolaire, un éclat tout particulier.

A cet effet, une *Foire aux plaisirs* avait été organisée dans la vaste cour de l'établissement décorée pour la circonstance avec un goût par-

Au moment où nous arrivons, la fête bat son plein. La foule se presse autour des baraques ornées de tentures blanches ou de feuillages. Dans le fond de la cour un orchestre répand dans l'air des flots d'harmonie.

En peu d'instant les étalages sont dévalisés. Dans la salle où a lieu l'exposition des jeunes orphelins, les visiteurs affluent.

Il serait trop long d'énumérer par le détail tous les articles qui mériteraient d'être mentionnés. Rappelons seulement que la menuiserie, la bijouterie, la cordonnerie, l'imprimerie, les confections, s'y trouvent représentées pour une large part. Ces travaux font honneur aux jeunes apprentis qui les ont exécutés et aux maîtres dont les enseignements pratiques ont produit de si beaux résultats.

A quatre heures et demie, quelques-uns des objets exposés sont vendus aux enchères. A voir la façon dont on se dispute les différents lots, on peut assurer que la recette a dépassé toute espérance.

A cinq heures et demie, la foule se range sous le préau converti pour la circonstance en salle de théâtre.

M. le chanoine Lasne, doyen de St.-Maurice, préside la réunion. A sa droite a pris place monsieur l'abbé Bologne, le sympathique et zélé directeur de l'Orphelinat.

Dans l'assistance, fort nombreuse, nous remarquons un grand nombre d'ecclésiastiques.

Après quelques mots de M. le Président du Cercle Ste.-Cécile de St.-Maurice, dont les membres prêtaient généreusement leur concours à la fête, M. le chanoine Lasne a prononcé l'allocution suivante:

« Je ne veux pas commencer ce discours sans remercier le bon et vénéré Supérieur de cet établissement de l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à présider cette belle fête de famille. Tout ce que vous avez admiré dans l'exposition des travaux, tout ce que vous avez vu pendant cette intéressante séance, est comme un spécimen de l'instruction et de l'éducation si soignées que l'on reçoit ici. C'est aussi un faible reflet de l'œuvre grandiose de Dom Bosco, œuvre d'une importance capitale à notre époque, et qui sera une des gloires les plus pures de notre temps!

» Dom Bosco! comme ce nom béni sait éveiller en ceux qui le connaissent les sentiments les plus vifs d'admiration et de respect! Dom Bosco est l'homme des merveilles, non-seulement dans sa vie, qui reproduit d'une manière si parfaite les vertus sublimes du Cœur de Jésus, mais dans ses institutions, qui portent si profondément le cachet de l'adorable Providence et sont appelées à envahir le monde entier et à y répandre les bienfaits les plus précieux et les plus multipliés. Le nouveau, comme l'ancien monde, proclame le génie et la sainte hardiesse du pieux Fondateur quo rien n'a pu rebuter dans l'entreprise immense qu'il a conçue et exécutée pour le bonheur de ses chers orphelins et la conversion des infidèles. Dom Bosco! c'est le St. Vincent-de-Paul du dix-neuvième siècle.

» A côté de tant d'établissements charitables dont l'Eglise catholique a couvert le monde, il a vu, par une inspiration d'en haut, qu'il restait encore une place, créée par de nouveaux besoins de notre société chrétienne. Ce que le Fondateur des Petites-Sœurs des Pauvres a fait pour les vieillards, il a voulu le faire pour les jeunes gens qui sont l'espoir de l'avenir; et vous voyez avec quel succès!

» Depuis près de cent ans, par suite d'un bouleversement formidable qui a ébranlé les bases sociales, les ouvriers, qui étaient autrefois alliés ensembles et soutenus par les sages règlements de la corporation, se trouvèrent isolés et livrés en proie à la cupidité des patrons. Les sectaires du socialisme ont profité de ce malaise pour inoculer dans la classe ouvrière le venin de la haine contre l'autorité; ils se sont attachés surtout à séparer le pauvre de l'Eglise catholique, qui, comme une tendre mère, avait présidé à son éducation et obtenu son émancipation. L'ouvrier, devenu libre, s'est retourné contre sa bienfaitrice. Ces sentiments d'aversion qu'on lui a inspirés sont sans cesse excités par des journaux hostiles, qui ne reculent ni devant le mensonge, ni devant la calomnie, quand il s'agit de discréditer la religion et ses ministres. Et pourquoi? Parce que le socialisme sait par expérience que ses doctrines perverses n'ont pas d'adversaire plus redoutable que l'enseignement chrétien, et qu'elles ne pourront jamais prévaloir dans les âmes éclairées par la lumière de l'Evangile.

» Qu'est-il résulté de cet état de choses pour les jeunes apprentis? Un immense danger pour leur foi et pour leurs mœurs. En effet, l'esprit d'impicité et d'immoralité règne dans la plupart des ateliers. En vain les meilleurs patrons essaient-ils de réagir contre cet état de choses déplorable, ils obtiennent peut-être un certain ordre extérieur; mais les esprits, gangrenés par de mauvaises doctrines, n'en sont que plus haineux et plus portés à la révolte.

» Dom Bosco en a été frappé, et il s'est dit: que deviendront ces jeunes apprentis, si, sans défense, ils entrent dans des ateliers corrompus?

» Ils y apprendront peut-être leur métier, mais ils y apprendront aussi la licence et l'irreligion. Et ces jeunes apprentis, ce sont des orphelins, qui ne trouveront pas dans la famille le contrepois de l'influence néfaste qu'ils subiront dans l'atelier.

» Et ses entrailles de père ont été émues. Avec l'éclair du génie et le rayon de la foi, il a vu ce qu'il devait faire en leur faveur, il l'a vu et l'a exécuté! A Turin, à Marseille, à Paris, à Lille et dans un grand nombre d'autres villes il a ouvert à ses chers orphelins de ces écoles professionnelles où ils peuvent devenir de très bons ouvriers, comme il est facile de le constater dans l'exposition de leurs travaux, mais encore, mais surtout, d'excellents chrétiens. Et au sortir de leur apprentissage ils iront et se répandront partout, et par leur talent aussi bien que par leur bon esprit, ils contribueront à la rénovation de la classe ouvrière pour la paix de la patrie et la gloire de la Sainte Eglise.

» Les généreux fondateurs de cet établissement l'ont compris. Avant l'arrivée des Salésiens, ils avaient fait un essai avec le concours dévoué des Sœurs de la Charité. Mais cet essai, qui n'avait d'influence sur les orphelins que jusqu'à l'époque de la première Communion, ne pouvait pas aboutir. Car, au début de leur apprentissage, ces jeunes orphelins étaient obligés de se répartir dans les différents ateliers, où les portait leur aptitude spéciale, et ils y perdaient bientôt tout ce qu'ils avaient acquis pendant leurs premières années.

» Tout a changé de face, dès que les ateliers ont été établis dans cette maison même. Ici l'apprentissage n'a plus aucun danger; et la main se forme au travail, tandis que le cœur se forme à la vertu.

» A vous donc, généreux fondateurs, à vous nos plus chaudes félicitations pour avoir doté notre grande cité d'un établissement si important et si utile. La reconnaissance de ces chers orphelins vous est acquise pour toujours: elle monte au ciel, comme le nuage d'or de la prière, et elle en descend avec une rosée féconde de bénédiction. Et vous, mes chers amis, montrez-vous toujours dignes de vos bienfaiteurs et de vos maîtres; profitez avec soin de toutes les leçons salutaires que vous recevez dans ce grand établissement, et faites toujours régner parmi vous l'esprit de saint François de Sales qui a présidé et préside sans cesse à ces magnifiques institutions. »

Ce discours a été fort applaudi.

Après l'exécution de plusieurs morceaux de musique, les jeunes orphelins ont enlevé avec un brio remarquable une comédie: *Les Petits Pages*, et un drame: *L'Expiation*.

Les jeunes acteurs chargés d'interpréter les principaux rôles, ont joué en véritables artistes. Aussi le public ne leur a-t-il pas ménagé ses bravos.

Puis la distribution des prix a commencé.

Le soir la fête a continué et s'est prolongée pendant une bonne partie de la soirée.

(*La Vraie France* de Lille du 5 septembre 1887).

Note de la Rédaction. — *Le Nouvelliste du Nord et du Pas de Calais*, du 4 7^{bre}, nous apprend que le Cercle S.te Cécile de St. Maurice a bien voulu se charger de toute l'organisation de la fête racontée par la *Vraie France*. Dom Bosco a été particulièrement sensible à cette attention dont il comprend tout le prix: il adresse au Cercle S.te Cécile ses remerciements et tâchera de s'acquitter par la prière.

NICE

PATRONAGE ST. PIERRE.

Distribution des prix.

Le 15 août.

Le Patronage St. Pierre voyait, le 15 août, une solennité à laquelle on pardonne aisément de revenir chaque année.

Nous parlons surtout des « petits » qui sont directement en cause, puisqu'il s'agit de *prix* à recevoir : mais la partie plus mûre de l'assistance se résigne sans peine à rafraîchir des émotions qui semblent devenir meilleures avec le temps.

Ces bonnes petites figures, épanouies par la joie et l'espoir, éveillent des souvenirs qui ont toute la saveur des vieilles choses.

L'arrivée du président de la fête n'est pas de nature à mettre une sourdine à l'allégresse : M. le chanoine Pons, le vénérable curé de Saint Jean-Baptiste, aurait appris combien on l'aime au Patronage, si les applaudissements interminables des enfants avaient pu lui apprendre quelque chose à ce sujet.

Ces acclamations étaient les *arrhes* : mais M. le chanoine Pons ne perdra rien pour attendre ; quand il se lève pour parler à l'assemblée, un silence parfait s'établit comme par enchantement. Cette merveille est aussi du calcul : personne ne se soucie de perdre un seul mot de l'allocution, où chacun sait que même les plus délicats trouveront largement leur compte. Dès les premières phrases, le vénérable orateur se montre fidèle à lui-même dans un paternel entretien sur les vrais amis de l'enfance. « Il est facile de les reconnaître, dit-il, en prenant comme type et modèle Celui qui les a aimés avec un Cœur où les petits ont toujours eu une place privilégiée.

» Jésus grondant doucement le Apôtres qui éloignaient du Maître les enfants de la Judée, et prononçant des paroles que ses disciples ne devront jamais oublier : *Laissez venir à moi les petits enfants*, voilà le fond d'un ravissant tableau ; puis, les Saints de tous les âges à qui Dieu a donné d'une manière plus particulière cet amour des enfants, sont venus se ranger autour du Maître : les plus rapprochés de nous n'ont point perdu le secret de cet amour. St. Philippe de Néri, St. Vincent de Paul, St. Joseph Calasant l'ont révélé à un homme dont le nom est dans bien des cœurs. Dom Bosco fait une aimable guerre aux Petites Sœurs des Pauvres. Dans cinquante ans, les *bons petits vieux* élevés par Dom Bosco auront un modeste pécule à l'heure où l'âge viendra leur défendre de gagner un morceau de pain par le travail de chaque jour. Mais de cette rivalité d'œuvres saintes, il ne naîtra que des bénédictions : les orphelins ne grandiront pas tous dans les asiles de D. Bosco ; et les Petites Sœurs des Pauvres pourront toujours partager avec les vieillards les trésors de leur dénuement. »

Enfin, après avoir signalé l'immense portée sociale des Œuvres Salésiennes, M. le chanoine Pons rappelle aux lauréats impatients de triompher, que la reconnaissance et la docilité sont les deux manières de se montrer dignes des bienfaits dont ils sont comblés au Patronage.

Les applaudissements recommencent : on sent que l'assistance a un vieux compte d'enthousiasme longtemps contenu, à régler avec l'orateur : il ne faut rien moins que l'appel des « élus » pour ramener le calme nécessaire à la proclamation des vainqueurs.

Des couronnes, posées sur des fronts rayonnants, commencent à sillonner les rangs pressés d'une assistance considérable ; puis on conclut une trêve avec le laurier sacramentel pour écouter une délicieuse saynète : *Le dîner de Mathieu* ; l'entrain et l'assurance des mignons acteurs ont fait monter la gaieté de la salle entière, au-dessus de l'étiage : les plus graves ont dû succomber. La musique instrumentale n'a pas failli à son devoir : elle traite son monde d'une manière charmante.

Nous aurons tout dit sur cette fête quand nous aurons constaté l'empressement avec lequel les Coopérateurs de Nice s'étaient rendus à l'invitation de M. le Directeur du Patronage. La famille Sajetto, Mme. Visconti et bien d'autres encore étaient à l'honneur : ils sont si souvent à la tâche.....! Souhaitons à ces généreux bienfaiteurs d'entraîner par leur exemple les cœurs dévoués et les bourses trop pleines à des excès dont le ciel est la bienheureuse punition.

MARSEILLE

ORATOIRE ST. LÉON.

Jeudi dernier, grande et splendide fête à l'Oratoire Saint-Léon à l'occasion de la distribution solennelle des prix, qui a eu lieu sous la présidence de M. le chanoine Olive, vicaire général.

Une assistance d'élite, venue pour s'associer au bonheur des orphelins de Dom Bosco, remplissait la cour de l'établissement gracieusement ornée pour la circonstance.

Les bienfaiteurs de l'Œuvre étaient là nombreux, formant une superbe couronne autour du vénéré président. Leur présence disait bien haut l'intérêt qu'ils portent à la classe pauvre et l'amour qui fait battre leurs cœurs en faveur des enfants de Dom Bosco. Le clergé était dignement représenté.

La séance a été ouverte par un rapport détaillé et fort exact sur les œuvres de D. Bosco. M. Rostand, dans un langage noble et gracieux, a montré l'opportunité des œuvres salésiennes et la nécessité qui incombe aux catholiques de les soutenir de tout leur pouvoir.

Dernièrement le grand et illustre Léon XIII s'écriait en parlant des œuvres salésiennes : « Je veux en être non plus le coopérateur, mais le premier opérateur. » Cette belle parole du Chef de l'Eglise sera comprise, nous n'en doutons pas, des catholiques toujours empressés de suivre les conseils du Souverain Pontife.

Les enfants ont donné une petite représentation parfaitement rendue qui a profondément touché l'auditoire. La musique de l'établissement s'est montrée encore à la hauteur de sa réputation. Elle a exécuté plusieurs morceaux, avec une sûreté et une précision qui lui ont valu d'unanimes et sincères applaudissements. Après la lecture des notes, lecture qui a été écoutée

avec une attention marquée de la part des bienfaiteurs, a eu lieu la distribution des récompenses.

M. le chanoine Olive a clôturé la fête par quelques paroles fort délicates et très bien dites à l'adresse des maîtres et des élèves. Il a eu un mot de félicitation pour chacun, sans oublier la belle phalange des Coopérateurs et Coopératrices à qui revient tout l'honneur du bien accompli à l'Oratoire Saint-Léon.

(L'Echo de Notre-Dame de la Garde du 4^{bre}).

LETTE DE PATAGONIE.

Carmen de Patagones, 14 juin 1887.

BIEN CHER M. LE DIRECTEUR,

Notre digne Supérieur et Vicaire général de Mgr. Cagliero, D. Riccardi, me charge de vous apprendre une nouvelle qui est un véritable événement pour ces parages déserts. Après une année entière d'un travail constant, on a pu, le 25 mai dernier, inaugurer un phare, élevé à l'embouchure du Rio Negro.

On avait choisi ce jour à dessein : c'est la fête de l'indépendance de la République Argentine. Les autorités ont eu l'heureuse pensée d'inviter les Missionnaires à bénir le monument; D. Riccardi, empêché, délégua votre serviteur. En conséquence, le 25 mai vers les 7 h. 1/2 du matin, nous descendions le fleuve : nous avions la promesse d'une magnifique journée d'automne. Le *Limay*, vapeur de l'escadre du Rio Negro, était brillamment pavoisé : il avait à bord le Gouverneur du Rio Negro, général Winter, les autorités civiles et militaires de Patagones et Viedma, une centaine d'invités, propriétaires, commerçants, employés des deux rives et enfin le prêtre accompagné des abbés Aceto et De Stefanelli. Deux heures et demie de paisible navigation et de gaieté charmante, nous mirent à l'embouchure.

Une foule de petits bateaux, également pavoisés, attendaient les passagers du *Limay* pour les mettre à terre; et de bons chevaux franchirent en peu de temps les deux lieues qui nous séparaient du phare.

Le Gouverneur entourait d'égards le Missionnaire, le plaçant constamment à sa droite. Onze heures : nous sommes arrivés. Sur une assise octogone de 4 mètres, habitation du gardien, se dresse une tour blanche et svelte, haute de neuf mètres : c'est le phare. Mais cette promenade matinale ayant aiguisé outre mesure l'appétit des invités, on se mit à table; le déjeuner, préparé cependant au désert, si loin de toute cuisine milanaise, aurait contenté les plus difficiles. Le prêtre dut prendre place en face du Gouverneur.

Après le repas, M. Rivadavia, commandant de l'escadre, me pria de procéder à la cérémonie.

Revêtu du surplis et de l'étole, accompagné des deux servants en habit de chœur, je traversai la petite esplanade pour me placer devant

la porte principale du phare. L'assistance, dans l'attitude la plus respectueuse, se groupa autour de nous.

Alors, au milieu d'un profond silence, en face de l'Atlantique dont les flots, à marée haute, viennent battre, trente mètres au-dessous, le rocher à pic; perdu dans l'immensité du désert, sous les regards émerveillés des pauvres Indiens prisonniers dont les bras robustes avaient élevé la tour; tout près de l'artillerie qui allait jeter un salut imposant à l'édifice, sentinelle avancée de la civilisation, posée par la Providence sur ces plages abandonnées, ému plus que je ne saurais le dire, je prononçai quelques mots dont le texte indiquait les allégresses de ce jour : *Sursum corda! Gratias agamus Domino Deo nostro.* Je donnai ensuite la bénédiction *loci domus novae, novi ignis*, le Rituel n'ayant pas de formule spéciale pour un phare.

A son tour, le commandant de l'escadre prit la parole pour remettre officiellement le phare au Gouverneur qui, en répondant, remercia, fit des vœux pour la prospérité de la République, et dit enfin ces mots que je suis heureux de citer textuellement : « Et maintenant, laissons-le à la garde et sous la protection de la divine Providence. » Les applaudissements et les joyeuses acclamations retentirent, le phare commença à jeter, pour la première fois, par le 42° de latitude australe, une longue gerbe de feu sur l'Océan, et la grande voix du canon vint ajouter sa majesté à celle d'un spectacle aussi imposant.

Il nous fallait songer à retourner immédiatement pour l'inauguration, à 4 h. 1/2, de la Bibliothèque publique de Viedma.

Une Bibliothèque publique en Patagonie? Je comprends d'autant mieux votre étonnement que je le partage moi-même. Toutefois cette pensée du Gouverneur n'est point mauvaise du tout : *à lo hecho pecho*, dit-on par ici : une chose faite, a un commencement. Assurément, cette Bibliothèque aura peu de lecteurs : mais l'intention est excellente. Après la cérémonie, tout le monde signa le procès-verbal et nous allions partir, quand, sur la demande de M. le Gouverneur, je promis intrépidement, en votre nom, la collection de notre Bibliothèque de la jeunesse italienne, pour nos compatriotes de Patagonie. A vous maintenant de faire honneur à ma parole. Pensez donc quelle gloire ce sera pour la jeunesse italienne de s'installer dans la Bibliothèque la plus australe du monde! Je vous salue en toute affection. Je me recommande à vos bien bonnes prières, vous demande d'offrir à D. Bosco et à tous nos Supérieurs l'hommage de ma vénération, et me hâte de conclure en disant de tout cœur, à la fin de ce beau mois de juin : Vive le Sacré-Cœur de Jésus! Vive St. Jean! Vive D. Bosco!

Votre confrère affectueusement dévoué

ANGE G. PICCONO

Prêtre, Missionnaire Salésien.

MGR. CAGLIERO AU CHILI.

(Suite et fin)

Résultat de la 1^{ère} Conférence à Conception — Arrivée de Mgr. Blaitt, nouvel évêque de Conception — Avant de quitter Conception, Mgr. Cagliero rend visite à l'Évêque diocésain — Celui-ci vient pour la première fois à la Maison Salésienne. — La conférence eut pour résultat d'enrôler tout l'auditoire (300 personnes) parmi les Coopérateurs Salésiens; la foi des catholiques du Chili nous permet affirmer que cette avant-garde de la charité sera suivie d'une véritable armée, dès que nos Œuvres commenceront à être connues. Il nous tarde de pouvoir distribuer les diplômes, que nous avons demandés à Buenos-Ayres.

La mission du Prélat salésien, à Conception, était terminée. Il avait fondé l'*École professionnelle St. Joseph* dont les nouveaux Coopérateurs allaient s'occuper; il connaissait tous les besoins spirituels de ce vaste diocèse, et il emportait l'ardent désir de les satisfaire le plus tôt possible; enfin le retour de ses forces lui persuadait de se rendre sans retard dans les provinces du Nord, où des personnages haut placés l'appelaient pour de nouvelles fondations.

Le départ était fixé, et tout était prêt, quand on annonça, pour le jour même où Monseigneur devait quitter Conception, l'entrée solennelle de l'Évêque diocésain, Mgr. Blaitt, qui venait d'être sacré à Santiago.

Naturellement, il ne fut plus question de se mettre en route; on ne pouvait donner trop de solennité à cette réception.

Après un veuvage de quatre longues années, l'Église de Conception retrouvait enfin un évêque; la foi et l'amour ménagèrent au nouveau pontife une entrée triomphale.

Sur le seuil de la cathédrale, Mgr. Blaitt, voyant Mgr. Cagliero agenouillé pour lui présenter l'eau bénite, tomba à genoux, lui aussi, et pendant un instant, ce fut à qui donnerait les premières marques de respect: cette lutte de touchante humilité prit fin dans un mutuel embrassement, aux acclamations du peuple tout entier.

Le cortège s'avança alors vers l'autel: Monseigneur Blaitt, encore souffrant, s'appuyait sur le bras de l'Évêque salésien.

Une foule immense se pressait dans la vaste église pour remercier Dieu: les enfants savaient déjà quel Père leur était envoyé, et le Pasteur pouvait voir ce que son troupeau lui réservait d'amour.

Vers le soir, Mgr. Cagliero fit à l'Évêque diocésain une longue visite: la fatigue et l'émotion de Mgr. Blaitt ne l'empêchèrent pas de traiter bon nombre d'affaires; l'un promit d'être le Père de la petite famille salésienne; l'autre prit l'engagement de ne pas oublier le diocèse de Conception et d'y envoyer des ouvriers de plus en plus nombreux.

Le lendemain matin l'Évêque missionnaire allait monter dans le train, quand Mgr. Blaitt accourut à la gare pour le saluer une dernière fois.

Dans l'après-midi, Mgr. Blaitt fit aux Salésiens l'honneur de venir les surprendre en pleine installation.

Sa Grandeur nous appelle ses Benjamins et nous traite comme tels: derniers venus dans l'Église de Dieu et dans ce pays, nous n'avions aucun droit à tant de bonté.

Après la visite des ateliers, Monseigneur voulut bénir le malade, qu'il appela son fils; ce bon Père nous pria ensuite d'écrire à Mgr. Cagliero que nous ne serions nullement orphelins.

Puissions-nous conserver longtemps notre vénéré Protecteur!

Mgr. Cagliero à Valparaiso et à Santiago — Le Patronage St. Joseph — Réflexions charmantes des petits enfants — L'Évêque s'embarque à Valparaiso pour Buenos-Ayres. — Toujours infatigable, Monseigneur, accompagné de D. Fagnano, s'arrête d'abord à Chillan, chez les Franciscains, pour tenir sa promesse; puis il visite Linares, Talca, Valparaiso, Santiago, s'occupant partout des futures fondations.

Ce voyage fut un triomphe continu; les honneurs rendus à l'Évêque par les Autorités et les manifestations populaires, donnaient à cette série de fêtes un caractère bien consolant. Les prêtres et leur vénérable Archevêque désiraient vivement voir Monseigneur et s'entretenir avec lui. Fidèle à son habitude, l'Évêque missionnaire prêchait tous les jours trois ou quatre fois. Il aurait pu fonder une vingtaine de Maisons, si les ouvriers ne lui faisaient point défaut en ce moment. Le clergé du Chili, peu nombreux malheureusement, est plein de zèle: les pauvres populations privées de prêtre ont souvent des missions.

L'esprit chrétien de ce pays assure à l'homme de Dieu le respect de son peuple; il y a un élan de piété qui explique l'influence sociale du prêtre. L'abolition de la dîme, il y a 30 ans, n'a rien changé: l'aumône spontanée de la *Bulle de la Croisade* permet au clergé de pourvoir aux besoins du culte et aux missions intérieures.

A Linares et à Talca Monseigneur rendit visite à la parente de Mme. Dorothee, de Barcelone, notre première bienfaitrice d'Espagne.

Santiago, capitale de la République, est une ville très belle, pieuse et polie; elle rappelle Turin. Mgr. Cagliero y a été reçu admirablement. L'Archevêque de Santiago a offert la maison du Patronage St. Joseph; M. le sénateur Valledor a vivement insisté pour que les Salésiens prissent la direction d'un orphelinat du Gouvernement: les deux propositions furent acceptées. Les orphelins de l'Etat sont âgés de 7 à 10 ans. Ils dirent à Monseigneur: *Voilà deux ans que nous sommes à pleurer et à prier pour que D. Bosco nous donne un père.* Quelques-uns des plus petits avaient lié conversation avec D. Fagnano qui était ravi de leur naïve simplicité: *Les petites filles ont leur mère* — la reli-

gieuse — *mais nous autres, nous n'avons pas encore de père. Notre Père c'est D. Bosco ; seulement il n'est pas encore arrivé.*

Cet établissement contient 300 garçons et 300 filles. Les plus petits pensionnaires ont quelques jours à peine : on les garde jusqu'à douze ans. L'Etat a confié ses chers protégés aux Sœurs de la Providence, Congrégation du Canada, appelée depuis peu au Chili. Cette immense famille, dont elles ont le soin, a une curieuse organisation. En dehors des deux divisions absolument séparées — garçons et filles — il y a des sections de 25 élèves. Chaque section a son autonomie : une classe, une salle de récréation, un dortoir, et à la tête de tout, une religieuse, que les enfants appellent leur mère ; elle vit au milieu d'eux et pour eux, les soigne avec amour et leur apprend tout ce qu'elle sait, suivant leur âge et leurs forces.

A Valparaiso, Monseigneur a vu la maison et le terrain laissés aux Salésiens par feu madame Ramirez, morte en décembre 1886 : ses dernières paroles ont été pour D. Bosco et pour les Salésiens.

Ce jour-là, plus de 200 enfants couraient après nous, en criant : *Maintenant, ils sont arrivés, nos Pères ; demain nous pourrions venir à l'école : oh, quel bonheur !*

Les journaux catholiques tenaient le public au courant des moindres démarches de l'Évêque Salésien. La chronique ne chôma pas : en un mois et demi passé au Chili, ce pauvre Monseigneur n'a pas eu un jour à lui. Il reprenait des forces en se rappelant les voyages de D. Bosco à travers la France.

Il avait résolu de regagner la République Argentine par Mendoza, en passant de nouveau les Cordilières.

Mais, à Santiago, personne ne goûta ce projet ; on objectait sa qualité d'Évêque, la neige, l'accident d'*Aguas Calientes*, etc.

« Messieurs, répondit Monseigneur, je suis évêque, c'est vrai, mais évêque salésien ; et un Salésien doit chercher l'économie en tout, même dans les voyages. »

Quelques heures après, la difficulté était résolue : un de nos bienfaiteurs, M. M^{me}, remettait à Monseigneur deux billets de première classe pour le paquebot de Valparaiso à Montevideo.

Il ne pouvait être question de refuser une si gracieuse générosité : le passage fut retenu à bord d'un vapeur anglais dont le départ était fixé au 15 mai. Par le détroit de Magellan et Punta Arenas on se rend à Montevideo en 15 jours. D. Fagnano devait accompagner Monseigneur.

Mgr. Cagliero quitte le Chili - Notre École professionnelle de Conception. — Une lettre de D. Rabagliati nous donne, en date du 22 mai, les détails suivants sur le départ de Monseigneur :

« A peine eus-je appris le jour de l'embarquement, que je me rendis à Talcahuano, escale de la ligne anglaise ; M. le Vicaire Capitulaire, dé-

sireux de revoir une fois encore l'Évêque Salésien, avait voulu s'imposer cette nouvelle course.

Pour le même motif, Mgr. Blaitt, des prêtres et des coopérateurs laïques devaient arriver par le train de 1 h. 1½ ; mais le train eut 2 heures de retard et les passagers étaient priés de se trouver à bord dès 4 heures. En conséquence, un télégramme épargna à nos amis de Conception un dérangement inutile.

Il en vint cependant quelques-uns, parmi lesquels se trouvait D. Spiridion Herrera.

A 4 h. 1½ nous prenions congé de notre Évêque bien aimé, après avoir reçu sa bénédiction au moment de l'apareillage.

Il emporte du Chili et de ses habitants un souvenir profond ; mais de son côté il s'est fait une place dans tous les cœurs.

Nous rentrons immédiatement à Conception. La neuvaine de Marie Auxiliatrice allait commencer ; nous avons la ferme confiance que cette bonne Mère le mettrait sain et sauf dans les bras de nos confrères à Montevideo d'abord, puis à Buenos-Ayres.

— Et nous ? Nous sommes sous le manteau de St. Joseph, au milieu de nos petits Chiliens. Nous avons reçu, sur une simple recommandation, tous les enfants que l'on nous a présentés ; mais l'insuffisance du local nous oblige maintenant à ne plus donner suite aux demandes.

Et puis, comme tous nos chers petits sont des orphelins, admis à titre entièrement gratuit, il faut que nous mettions la Providence de notre côté ; nous devons dire que c'est chose faite : notre confiance est à la hauteur de nos besoins.

En utilisant tous les coins, nous avons casé 35 internes ; 50 externes fréquentent notre unique classe élémentaire : nous ne tarderons pas à atteindre la centaine, à en juger par le nombre des demandes.

Mais c'est surtout l'Oratoire des dimanches qui nous cause d'heureuses surprises. Le jour de l'Ascension, 150 enfants ont passé la journée avec nous : entraîné pendant la récréation, recueilli à l'église, rien n'a manqué. Nous espérons que bientôt notre vaste cour, où 300 élèves peuvent prendre leurs ébats, sera entièrement peuplée. *Deo gratias !*

Ces chers petits sont affectueux et dociles. Oh ! bien cher Père, si je pouvais les conduire à vos pieds, comme ils seraient heureux d'être bénis par vous, de recevoir un mot de votre cœur ! Ils ne cessent de me demander : *Quand est-ce donc que notre Père Dom Bosco viendra nous voir ?*

Que faut-il leur répondre sinon qu'ils le verront au ciel, s'ils aiment bien le bon Dieu ; puis, je leur recommande de prier avec ferveur pour vous et à vos intentions, parce que, de votre côté, vous ne les oubliez point.

Les internes et les externes vous ont envoyé leurs souhaits de bonne fête : ont signé..... tous ceux qui en étaient capables. Vive St. Jean !

Mgr. Cagliero à Punta Arenas et à Montevideo - Lettre de M. le Vicaire Capitu-

laire de Conception. — Nous tenons à terminer notre récit en transcrivant la lettre que Monseigneur Cagliero a adressée à D. Bosco, du détroit de Magellan :

Punta Arenas, le 24 mai 1887.

VÉNÉRÉ ET BIEN AIMÉ PÈRE,

Ma dernière lettre, je vous l'ai écrite en janvier, en plein désert de Patagonie.

Le temps et les forces m'ont fait défaut jusqu'à maintenant ; mais d'autres vous ont tenu au courant de nos épreuves et de nos joies.

Je ne puis penser sans serrement de cœur à la peine que vous avez dû ressentir en apprenant mon accident des Cordilières.

Je vais bien à présent, grâces à Dieu, et de mon aventure je n'ai d'autre souvenir qu'un peu de difficulté dans le jeu du poumon gauche.

Les médecins affirment d'ailleurs que cet organe n'a reçu aucune lésion.

J'ai quitté Valparaiso, en compagnie de D. Fagnano, le 15 mai ; après 3 escales, nous entrons, le 24 mai, jour de Marie Auxiliatrice, dans la baie de Punta Arenas. En un jour aussi solennel pour notre Congrégation, que de chers et bons souvenirs nous reviennent à la mémoire ! Et quelles espérances ne nous mettent pas au cœur ces plages deshéritées, où nous viendrons, bientôt peut-être, travailler pour Dieu !

Nous avons l'intention de descendre à terre pour célébrer le Saint Sacrifice et adresser quelques mots à nos futures ouailles : mais le prompt départ du *Magellan Liverpool* nous en empêcha ; il s'agissait de regagner le temps perdu dans les escales et surtout de fuir devant le gros temps qui nous menaçait. Peine inutile : la tourmente nous surprit à l'entrée du détroit et nous fit danser de la belle manière.

Pour nous dédommager, nous célébrons — par la pensée — dans notre chère église de Marie Auxiliatrice, à Turin.

Nous comptons arriver, dès les premiers jours de juin, à Montevideo, où nous passerons une semaine avec nos excellents confrères de l'Uruguay. Nous reverrons ensuite Buenos-Ayres et, enfin, Patagones.

De crainte que nous ne puissions vous envoyer, en temps convenable, notre petit mot du cœur pour le jour de St. Jean, je veux vous le dire aujourd'hui. Nous vous souhaitons toutes les bénédictions du ciel et toutes les consolations de la terre. Et que ce trésor augmente toujours, pour vous, pour nous et pour la Congrégation, jusqu'à la fin des siècles. Amen.

Aimez-nous, et bénissez-nous toujours et tous les jours, afin que nous puissions accomplir saintement notre mission dans ce coin reculé de la terre, afin que nous puissions sauver notre pauvre âme.

Pour nous, nous ne cessons de demander une longue vie pour notre Père, afin qu'il puisse voir les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération.

Votre fils très affectionné en N. S. J.-C.
† JEAN, évêque de Magido.

Le 4 juin, Monseigneur arrivait heureusement à Montevideo. *Deo gratias et Mariae.*

Presque en même temps que la lettre de Monseigneur, D. Bosco en recevait une autre de M. le Vicaire Capitulaire de Conception.

Conception du Chili, 30 avril 1887.

VÉNÉRÉ ET BIEN AIMÉ PÈRE,

Que Notre-Seigneur et Marie Auxiliatrice reçoivent d'innombrables actions de grâces pour l'établissement, à Conception, de la Congrégation de Saint François de Sales.

Je vous dois aussi des remerciements que je vous adresse du fond du cœur, parce que vous avez été le digne instrument dont Dieu s'est servi pour accorder cet immense bienfait à notre diocèse de Conception.

J'ai eu enfin la grande consolation de recevoir Sa Grandeur Mgr. Cagliero et les Salésiens, prêtres, clercs et laïques, envoyés par vous. Tout le monde ici apprécie à sa juste valeur ce présent si précieux ; le peuple de ce diocèse, le clergé et les catholiques du Chili tout entier ont fait à la Congrégation Salésienne l'accueil qu'elle mérite à tant de titres.

Pour ce qui me concerne, j'ai déjà préparé une maison assez vaste qui n'est pas entièrement terminée ; j'ai été secondé par de généreux bienfaiteurs, mais surtout par D. Spiridion Herrera.

Nous avons transmis à Mgr. Cagliero la propriété de ce local.

Vos fils, qui se sont déjà chargés de 12 orphelins de la ville, font beaucoup de bien à tous les fidèles.

Je vous renouvelle, bien vénéré Père, l'assurance de ma profonde gratitude, je me recommande à vos précieuses prières, dans lesquelles vous voudrez bien ne pas oublier ce diocèse, et je me dis, en vous baisant la main,

Votre serviteur très affectionné

DOMINGO B. CRUZ, Vicaire Capitulaire.

Au bas de ces pages nous tenons à mettre une simple réflexion. Notre-Seigneur s'est humilié, s'est épuisé, a souffert, est mort pour sauver les âmes. Coopérer au salut de ces âmes est une œuvre divine qui attire infailliblement des grâces de choix. Heureux le Missionnaire qui, parmi les mille labeurs où il consume sa vie, peut se dire, en levant les yeux vers le ciel : Là-haut une multitude innombrable d'âmes a grossi les rangs de l'Église triomphante, et c'est moi qui les ai délivrées de l'esclavage du démon.

Mais n'est-il pas heureux, à son tour, le Coopérateur Salésien quand il pense : Le salut de ces âmes est aussi mon œuvre : c'est moi qui ai fourni au Missionnaire le moyen d'accomplir son œuvre de redemption ?

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.
Promenades d'automne.
PREMIÈRE PÉRIODE.

CHAPITRE III.

4

Le Vezzolano et la légende.

Aux temps dont nous parlons, c'est-à-dire vers 1858, nos promenades d'automne nous conduisaient rarement plus loin que Châteauneuf d'Asti. Quelques-uns d'entre nous, les moins forts, ou bien les pauvres petits qui se trouvaient seuls sur la terre, passaient un peu de temps à notre « maison des champs; » les autres, restaurés par un festin en miniature que la charité de l'excellent curé mettait aux prises avec notre appétit, les autres partaient.

Après avoir pris congé de D. Bosco, on enfilait la route de Turin pour arriver le soir à l'Oratoire vers les 8 heures, au moment précis où les jambes demandaient grâce d'un air convaincu. A Chieri, un bout de halte, et puis d'une seule traite, le reste du trajet. On sera tenté de penser que nous avions des jarrets d'acier: peut-être était ce un peu vrai de ce temps là, où les *omnibus* et encore moins les *tramways* ne créaient pas précisément un danger pour la circulation; les mille manières de *ne pas marcher* que le progrès nous a révélées pourraient bien avoir diminué la trempe des jarrets d'antan: depuis que tout le monde mange de la viande, il n'y a plus que des anémiques.

Quoi qu'il en soit, nous trouvions tout naturel de nous servir de nos jambes et personne ne s'en portait plus mal.

— Il est toujours avantageux de connaître les choses de son pays, et l'ignorance, chez un homme qui voyage, ne mérite point de pardon. Ces deux vérités imposent une double excursion à qui visite Châteauneuf d'Asti: il s'agit d'une source d'eau sulfureuse et de la chapelle du Vezzolano.

Notre premier pèlerinage de touristes fut naturellement celui de la chapelle.

Au nord du village, s'ouvre, dans un massif de collines, un vallon délicieux qui conduit, sans qu'on puisse le soupçonner, au Sanctuaire de Vezzolano.

La première fois qu'on nous en parla, notre jeune imagination prit son vol, et nous rapporta, de son voyage fantastique, tout un monde de merveilles; ne me demandez pas de les préciser: dans le royaume de l'imagination, les choses précises ne sont plus des merveilles.

Vous comprendrez davantage l'impression produite sur tout ce petit peuple par l'apparition de l'antique monument, quand il se dressa dans sa sombre majesté, devant nos yeux ravis.

Il nous semblait voir les siècles se presser autour de lui et l'entourer de leur mystérieuse grandeur: il paraissait prendre une voix pour nous dire: *Comme les siècles, je ne meurs pas!* Nous vivions dans une autre âge.... et Dieu sait

comme on rêve dans ces entretiens avec le passé... Mais l'abandon où était laissé le géant du moyen-âge nous serra le cœur; on a beau être enfant: les sentiments vrais triomphent presque toujours de l'étourderie: l'indignation et une tristesse poignante s'emparaient de nous. A quelle époque cette magnifique floraison de pierres avait-elle germé dans la vallée? L'ouvrier, quel était-il? Pourquoi ce délaissement inconcevable et immérité d'un pareil chef-d'œuvre?

Ces questions se pressaient dans nos jeunes têtes à mesure que nous faisons le tour du monument, où nous persistions à voir un vieux château-fort et non une église.

Il avait l'air humilié de paraître ainsi devant nous. Depuis, les choses ont bien changé. La piété des fidèles et les sollicitudes du Gouvernement ont rendu à l'église de Vezzolano quelque chose de son antique splendeur: classée parmi les monuments historiques, elle a maintenant l'assurance de ne plus retomber dans l'oubli.

Nous en étions encore aux suppositions de tous genres, quand D. Bosco, après nous avoir réunis sur la petite place qui s'étend devant l'église, nous dit à peu près ceci: « Presque tous, je le vois, vous désirez connaître l'origine de ce Sanctuaire: je suis heureux de pouvoir vous en dire un mot. A votre âge j'éprouvais la même curiosité quand je me trouvais devant ce monument: mais personne n'était en état de me satisfaire là-dessus. On n'avait pas encore déchiffré les manuscrits et recueilli les vieux souvenirs publiés depuis par des savants, au fur et à mesure que le succès couronnait leurs patients labeurs. »

Puis, après nous avoir fait asseoir sur l'herbe, D. Bosco reprit: « On dit que le Vezzolano — *vexatio*, vexation — a été bâti par Charlemagne, vers la fin du huitième siècle. Plusieurs fois, vous le savez, il dut venir en Italie pour châtier les rois Lombards et délivrer les Souverains Pontifes opprimés. Or, la légende, comme toujours, a profité de l'histoire pour affirmer que le grand empereur, dans une de ses marches guerrières, entraîné peut-être par son ardeur à poursuivre l'ennemi en fuite, s'était égaré dans ces collines, couvertes, sans doute, de hautes broussailles et d'épaisses forêts. Après avoir erré longtemps dans ce désert, brisé de fatigue et à bout de forces, il allait succomber, quand un pieux solitaire le découvrit, le recueillit dans sa pauvre cabane sans le connaître et lui prodigua ses soins. Revenu à lui, l'empereur se nomma. Alors son hôte le faisant agenouiller aux pieds d'une image de la Sainte-Vierge, peinte sur un vieux mur, l'engagea à promettre l'érection en cet endroit d'un Sanctuaire, pour remercier la Mère de Dieu d'avoir échappé à une mort certaine.

» Sur ces entrefaites, l'escorte de l'empereur arrive près de la cabane; les paladins de France, inquiets de l'absence par trop longue de leur souverain, l'avaient cru en danger: de fait, tomber dans une embûche n'était pas chose extraordinaire, dans une région où les châteaux-forts

révélaient des ennemis nombreux et puissants. Vous pouvez lire cette légende représentée dans les peintures qui subsistent encore sous les cloîtres, habités maintenant, comme vous voyez, par de pauvres paysans; ils en ont fait des greniers où s'entassaient le maïs, la paille et le feuillage sec. Ce sanctuaire a été un sujet de consciencieuses études pour les savants qui s'efforcent de faire connaître la vie artistique du moyen-âge. Ils s'accordent à trouver le dessin de l'église digne d'un maître; le style, d'un gothique très pur, est d'une admirable correction. La place des catéchumènes est marquée; c'était le nom de ceux qui, n'ayant pas encore reçu le baptême, devaient quitter l'église au commencement de l'office: ils se tenaient au bas de l'église tout près de la porte.

» Au-dessus, vous avez vu une sorte de tribune qui correspond à celle où nous plaçons les orgues, dans nos églises. C'était l'*asile*, où se réfugiaient, pour éviter la prison et quelquefois la mort, ceux que la justice recherchait pour des crimes vrais ou supposés. Ils y trouvaient la sécurité la plus complète; et souvent l'exemple, uni aux pressantes exhortations des saints religieux, les amenait à résipiscence, et les rendait à la société, témoignages vivants de la miséricorde de Dieu.

» Dans ces temps troublés, la volonté des puissants était souvent la loi et la règle de la justice; et tous ceux qui paraissaient coupables étaient loin de l'être toujours. Bien des fois, l'innocent, victime de plus injustes persécutions, ne trouvait d'asile assuré que dans une église ou dans un couvent.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE.

Avant la rentrée des classes, nous tenons à présenter à nos Coopérateurs quelques pages vraiment aimables parcequ'elles rendent meilleur. Donnons vite le titre qui nous dispensera de toute autre recommandation: *Acta Sanctorum martyrum Viti, Modesti et Crescentiae*.

Dom Tamietti (des Salésiens), docteur ès-lettres et Supérieur d'un collège de Venise-Este, a déjà publié plusieurs volumes de littérature chrétienne. St. Jérôme, Sulpice Sévère, Lactance, St. Augustin et St. Cyprien sont mis entre les mains des élèves, grâce à D. Tamietti: il a extrait des œuvres de ces magnifiques génies, la substance délicate et forte qui forme les vrais tempéraments littéraires.

Ce culte des auteurs chrétiens est un des plus vifs désirs de Dom Bosco: dès lors ses fils mettent tout en œuvre, pour le réaliser dans la mesure compatible avec le respect qui est dû aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. Dom Tamietti, dans sa préface des *Actes des saints martyrs Vite, Modeste et Crescence*, avoue qu'il ne peut garder pour lui seul le charme singulier de ce récit merveilleux.

Tout le monde sera de son avis. Les exemples de force d'âme, de constance chrétienne et de générosité ne sont d'ailleurs pas à dédaigner dans les temps où nous vivons. Et une des meilleures manières de proposer ces exemples n'est ce pas de les mettre sous les yeux des élèves comme texte d'explication? Des yeux, ils iront au cœur: quel succès pour un maître qui a conscience de sa mission? Le style, calme et fort comme l'âme du martyr de douze ans qui parle, respire la vérité; la langue est pure: quelques néologismes de l'époque de Dioclétien sont expliqués par des notes discrètes qui ne laissent rien à désirer à aucun point de vue. Ces 30 pages, d'une impression soignée, forment un élégant in-16, auquel le gracieux dessin de la couverture donne un aspect séduisant (1).

Voici, du reste, l'analyse et quelques extraits de cette sublime prédication: nous avons tâché, en traduisant, de leur conserver la force divine et le parfum du ciel qui s'en dégagent.

« *Au temps où le préteur Valérien exerçait, sous le règne de Dioclétien, des persécutions contre les chrétiens, il apprit que le bienheureux Vite, fils du patrice Hylas, servait et adorait Jésus-Christ notre Dieu.*

« *Il fit donc appeler le père du saint adolescent et lui dit: Que signifie cette pénible nouvelle? Votre fils sert le Dieu que les chrétiens adorent? Si vous tenez à sa vie, employez-vous à le faire revenir de cette folie.*

« *A ces mots, Hylas court vers son fils et lui dit: Mon enfant bien aimé, pour ton bien, pour ton salut, écoute le conseil de ton père. Cette folie qui te fait adorer sans profit je ne sais quel homme mis à mort, abandonne-la, pour ne pas forcer le préteur, déjà irrité, à user avec rigueur de son autorité, à sévir contre toi: ce serait causer ta perte et accroître ma douleur.* »

L'enfant alors, loin de se rendre aux supplications paternelles, fait une touchante profession de foi, essaie de gagner à Jésus le malheureux Hylas et proteste enfin que rien, ni personne, ne pourra le séparer de la charité du divin Crucifié.

« *Or, poursuit le récit, par la vertu du bienheureux Vite, beaucoup d'aveugles recouvraient la vue, beaucoup de malades étaient guéris: mais surtout beaucoup de démons publiaient à haute voix ses mérites éclatants.* »

Valérien, instruit de ces prodiges, cita à son tribunal le jeune Saint, que rien ne put ébranler.

« *Alors Hylas, son père, se lamentant, cria à ses amis: Pleurez, pleurez avec moi, parce que je vois périr mon fils unique.*

« *Saint Vite dit: Je ne périrai point, s'il m'est donné d'entrer dans l'assemblée des justes.* »

Pendant l'enfant est frappé, avec des verges d'abord; puis, sur l'ordre du préteur, on allait continuer avec une dure férule, quand le malheureux, terrifié, pousse des cris de douleur: son

(1) Prix: 0.20. Franco 0,25.

bras, étendu pour le commandement, venait de se dessécher.

Vite est accusé de magie. Il répond :

« *Je ne suis point mage, mais serviteur du Christ mon Maître, qui m'a enseigné ses commandements, qui m'a rempli de sa doctrine et de sa puissance; il a ressuscité les morts, il a marché sur les flots, il leur a commandé d'apaiser leur fureur et ils ont obéi: c'est lui que je sers et par sa vertu je puis guérir ta main.* »

Et par une admirable prière, Vite, au nom de Jésus-Christ, opère le miracle demandé par le préteur, qui rend l'enfant à son père, avec mission d'en triompher. Hylas emploie toutes les séductions pour vaincre le témoin de Jésus-Christ : mais Vite prie sans cesse et demeure insensible aux tentations du dragon de malignité et d'iniquité ; un parfum délicieux embaume la maison, une lumière céleste remplit la chambre de l'enfant, douze anges ravissants de beauté chantent en chœur le triple *Sanctus* : Hylas, accouru aux cris des serviteurs, ne pouvant supporter la vue de ces merveilleuses apparitions, est frappé de cécité.

« *Mais le bienheureux enfant Vite, inspiré par la piété filiale, pria en ces termes pour son père: Dieu du ciel et Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes né de Marie, toujours Vierge, par l'opération du Saint Esprit, ne me séparez pas de mon père, mais daignez l'admettre avec moi dans votre cour céleste. Cependant, Seigneur, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais le bon plaisir de votre grâce.* »

Hylas, païen obstiné, invoque Jupiter, refuse de renoncer aux faux dieux, même au prix de la guérison, que les prières de son fils lui obtiennent enfin, malgré son indignité.

Le cœur d'Hylas ne fut pas éclairé : il rendit des actions de grâces aux faux dieux, et, dit le texte, « *le malheureux, dès ce moment, n'eut plus qu'une pensée: chercher dans quels supplices il pourrait faire périr son fils.* »

Mais Jésus, avant de cueillir cette âme d'enfant qui le glorifiait si bien, lui préparait d'autres combats.

Dans la solitude de Lucanie où un Ange avait miraculeusement conduit Vite et Modeste, son vénérable précepteur, un aigle leur apporte la nourriture de chaque jour, les foules accourent vénérer le jeune Saint et recevoir le Baptême : les démons remplissent le désert de leurs imprécations.

Cependant, un démon qui tourmentait le fils de Dioclétien, désigna Vite comme ayant le pouvoir de le chasser et révéla sa retraite.

Amené devant l'empereur, le jeune Saint délivra le possédé : mais l'esprit mauvais, furieux d'être chassé au nom de Jésus-Christ, mit à mort un grand nombre d'infidèles. Dioclétien, ému à ce spectacle, veut séduire, puis effrayer le thaumaturge de douze ans, qui, toujours invincible, est chargé de chaînes, et jeté avec Modeste dans une prison où Jésus leur apparait : leurs fers

sont « *dissipés comme de la cendre* » et une légion d'AnGES vient chanter avec eux le *Benedictus*.

Les gardes annoncent le prodige à Dioclétien qui donne l'ordre de préparer les arènes. Le martyr, muni du signe de la croix, entre dans un bain de plomb, de poix et de résine : il en sort resplendissant de beauté, et crie à l'empereur : « *Rougis, démon, avec Satan ton père, en voyant par quels miracles mon Dieu défend son serviteur.* »

Un lion dont les rugissements jetaient partout l'épouvante, est alors lancé dans l'amphithéâtre : dompté par le signe de la croix, il vient se coucher aux pieds de son faible adversaire, et lui prodigue d'humbles caresses.

« *Le bienheureux enfant dit alors à l'empereur: Voilà, ô le plus impie des hommes, que des animaux sans raison rendent gloire à Dieu, et toi tu ne reconnaitras pas ton Créateur? Si tu veux croire en Lui, maintenant encore, je te promets le salut.*

« *L'empereur dit: Vous êtes libres d'y croire, toi et toute ta secte.*

« *Saint Vite, souriant, dit: Tu as bien parlé, empereur. Car moi et ma secte qui est née de Dieu par la foi dans laquelle j'ai trouvé moi aussi une nouvelle vie, nous désirons obtenir la couronne éternelle dans les cieux. A ce moment, environ mille hommes crurent en Jésus-Christ.* »

Dioclétien, transporté de fureur, ordonna alors de tourmenter, jusqu'à la mort, Vite, Modeste et Crescence, jeune femme que la prédication du martyr venait de gagner à Jésus-Christ. Leurs corps n'étaient plus qu'une plaie horrible quand, St. Vite ayant invoqué le Seigneur, un grand tremblement de terre renversa les temples des idoles et ensevelit une grande partie de la foule.

« *L'empereur lui-même, épouvanté, s'enfuit en toute hâte, criant de toutes ses forces en se frappant le front: Malheur à moi, parce que j'ai été vaincu honteusement par un tout petit enfant! Alors un Ange transporta les trois martyrs en Lucanie, où St. Vite adressa à Dieu une prière qu'une voix du ciel lui dit avoir été exaucée.*

« *Alors Saint Vite dit aux assistants: Ensevelissez nos corps: et tout ce que vous demanderez au Seigneur pour les vrais intérêts de votre âme, vous l'obtiendrez par nos prières, et il vous délivrera de la malice du démon. A ces mots, les âmes bienheureuses des Saints prirent avec joie le chemin du ciel. Les témoins de leur départ embaumèrent leurs restes vénérables et les ensevelirent avec respect dans un endroit appelé Marianus. Saint Vite a donné sa vie pour Dieu avec St. Modeste et Sainte Crescence le dix-huitième jour des Calendes de juillet, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.* »